



La photographe Arlene Gottfried, l'œil d'un New York disparu

Par Arièle Bonte | Le 12 janvier 2016

Grande dame de la photographie new-yorkaise, Arlene Gottfried accroche à la galerie Les Douches, dans le 10^e arrondissement à Paris, ses clichés des années 1970-80. Un témoignage de l'excentricité perdue, mais jamais oubliée, de *Big Apple*.

Elle se déplace péniblement avec sa canne multicolore. Gravit une à une les marches de la galerie Les Douches (1) et découvre, la veille de son vernissage, l'espace dédié à son exposition, « L'insouciance d'une époque ». « C'est magnifique », s'exclame-t-elle dans un souffle. « *Very black & white* », elle ajoute malicieusement. Arlene Gottfried, gilet vert pomme, pantalon rouge sang, polo à rayures et bonnet pimenté d'une grosse fleur, a une allure un poil kitsch qui dénote dans ce décor aux couleurs sobres. Elle s'approche de ses clichés, précieux témoignage d'un New York aujourd'hui disparu, mais jamais oublié. L'avènement du disco, les prémices du R'n'B, la douce folie des nightclubs et le théâtre des rues new-yorkaises où toute une galerie de personnages se pressent, posent, fixent

l'objectif de la photographe. Chez tous ceux-là, un brin de provocation, de l'extravagance contrôlée et du lâcher-prise fantasque. Entre deux gorgées de thé, la photographe américaine revient avec humilité sur son parcours, discret certes, mais riche en couleurs.

La folie des seventies

« Le New York des années 1970-80 n'a rien à voir avec celui d'aujourd'hui, ce sont deux villes complètement différentes. Il n'y a plus autant de personnages colorés, excentriques et individualistes. Aujourd'hui, il faut aller les chercher ; avant, je n'avais qu'à me rendre à Brooklyn, sur les plages de Coney Island ou de Brighton Beach, au carnaval brésilien... Dans la rue, ça débordait d'avidité, comme si plusieurs périodes étaient réunies dans un même lieu. La situation économique était déprimante mais les gens évoluaient dans une sorte d'adversité. Ils faisaient la fête et respiraient la joie de vivre. Maintenant, New York est beaucoup plus cloisonnée et la population se mélange moins. »

Les plages et les nightclubs

« À la plage, les gens agissent plus librement. Ils nagent, sont à moitié nus, en maillot de bain... Dans les nightclubs, où j'allais pour m'amuser et prendre des photos, les New-Yorkais étaient fous ! Alors je leur demandais si je pouvais leur tirer le portrait. C'est pour cela qu'ils regardent l'objectif. La vie nocturne était vraiment fun à cette époque. Ce n'était pas aussi bondé qu'aujourd'hui, on pouvait bouger librement et j'avais le recul nécaissaire pour prendre de bonnes photos. »



+

« J'étais en train de prendre des photos sur une plage nudiste et là, un homme tout en noir, sorti de nulle part, débarque et avance sur le sable. Les gens ont commencé à s'approcher de lui pour voir ce qu'il se passait. C'est à ce moment là que l'homme nu est arrivé et m'a dit "Prend-nous en photo, parce que moi aussi je suis juif". »

Photo Arlene Gottfried

Le déclic de la photo

« Lorsque je me suis rendue à mon premier cours du soir de photographie, j'étais la seule étudiante. J'ai eu envie de pleurer car c'était vraiment étrange pour moi de me retrouver seule au milieu de tous ces hommes. Mais après quelque temps, j'ai appris à les connaître. C'est aussi à cette période que j'ai compris que la photographie était bien plus que de

prendre des "Snapchats" lors d'une fête d'anniversaire. Un des garçons de mon cours m'a un jour demandé s'il pouvait réaliser mon portrait. Je me revois, faisant face à l'objectif, avec mes longs cheveux et ma veste en fourrure. Mais le jeune homme m'a dit qu'il voulait que je sois de dos sur sa photo. Je l'ai revu plus tard, à sa fête d'anniversaire à Brooklyn, et je lui ai demandé de me montrer le résultat. Il n'avait pas fait développer le cliché mais j'ai pu voir le négatif : mes cheveux se fondaient parfaitement avec ma veste en fourrure. »

De la difficulté d'être une femme

« Au début, c'était dur de m'imposer dans ce métier. Ce milieu était sexiste, réservé aux hommes. Ils n'aiment pas avoir une femme dans leurs pattes. Parfois ils étaient méchants, menaçants et compétitifs. Bien sûr, j'en ai connu certains qui se sont montrés amicaux, mais la plupart ne l'étaient pas. J'ai du mal à le décrire car aujourd'hui, la société a évolué : des femmes conduisent des bus et exercent des métiers qui, à l'origine, étaient plutôt destinés aux hommes. Mais malgré cela, j'ai continué à me battre. Et puis un jour, alors que je n'y croyais plus, quelqu'un a décidé de publier mon travail et en 1984, je faisais la couverture du *New York Times Magazine* ! »

Une photographe qui chante

« Je me suis tournée vers le chant parce que je suivais un chœur de gospel pour mon livre *Look Inside the Internal Light*. Son énergie m'a poussée à rester et rejoindre le groupe. Une expérience que j'ai adorée et que je

regarde aujourd'hui comme un point culminant de ma vie. C'était une vraie chance de faire partie de cette "famille". Aujourd'hui, j'aime toujours chanter mais je ne suis plus autant investie. Je travaille de temps en temps avec un musicien, en tant que soliste. Un de mes amis m'a rappelé que je chantais beaucoup lorsque j'étais ado. Dans un certain sens, on pourrait dire que le chant a même précédé ma pratique de la photographie. »

Capturer le temps qui passe



La mère et la grand-mère d'Arlene Gottfried.

Photo Arlene Gottfried

Arlene Gottfried en 5 dates clés

1969 : son père lui offre un petit appareil photo qu'elle emmène au festival Woodstock

1977 : première exposition en solo à New York

1984 : première couverture pour New York Times Magazine et prix de l'Excellence en photojournalisme par la « Society of Newspaper Design »

1994 : Enseigne à la New York University jusqu'en 2001

2015 : publication de Mummie (powerHouse Books)

« Dans mon dernier livre, *Mommie : Three Generations of Women*, j'ai rassemblé des clichés de ma mère et de ma grand-mère. Je les ai toujours prises en photo mais lorsqu'elles ont commencé à vieillir et à devenir faibles, j'ai senti que le temps filait. Alors j'ai commencé à les photographier beaucoup plus. Ma mère était très malade. La prendre en photo était une manière de voir son déclin autrement et de gérer sa maladie. C'était la seule chose que je pouvais faire. Je l'aidais à la maison, je faisais ses courses, je la conduisais chez ses médecins... C'était une expérience difficile et être témoin de cela a été douloureux mentalement comme physiquement. L'objectif de l'appareil photo a surtout été un moyen de me protéger de cette douleur. »

Home sweet home

« J'ai beaucoup voyagé grâce à mon métier de photographe indépendante. Je me suis rendue dans de nombreuses villes à travers les États-Unis, des

endroits où je ne serais probablement jamais allée sans mon travail. Mais à chaque fois que je partais, j'avais envie de rentrer chez moi, à New York. C'est peut-être parce que toute ma famille y vivait, mais je n'ai jamais voulu m'installer ailleurs. »

Découvrez "L'insouciance d'une époque" en photos :

En Images

(1) *L'insouciance d'une époque*, galerie Les Douches, 5 rue Legouvé, 75010 Paris. Tél. : 01 78 94 03 00 10. www.lesdoucheslagalerie.com. Du 9 janvier au 5 mars 2016, du mercredi au samedi de 14 heures à 19 heures et sur rendez-vous (lundi et mardi).

À lire aussi :

Le tour du monde en 80 styles d'un couple de Français

Mark Tuschman parcourt le monde pour photographier les femmes victimes de violence

Qui était Gerda Taro, la femme de l'ombre de Robert Capa ?

Tags : photo, photographie, photographe, New York